

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 131 (2005)
Heft: 14: Discours scientifique

Artikel: "Il n'existe pas de texte purement référentiel"
Autor: Berthoud, Anne-Claude / Hohler, Anna
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-99397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Il n'existe pas de texte purement référentiel »

DISCOURS SCIENTIFIQUE

Loin d'être cet instrument neutre qui ne ferait que traduire la réalité, le langage a un effet structurant sur les connaissances. Anne-Claude Berthoud, professeure de linguistique à l'Université de Lausanne, présidente de l'Académie Suisse des Sciences Humaines et Sociales et vice-présidente du Conseil Européen pour les Langues, évoque quelques particularités du discours scientifique et met en garde contre les dangers d'un monologisme grandissant.

TRACÉS: Quel regard portez-vous sur le rapport qu'entretiennent les scientifiques avec le langage ?

Anne-Claude Berthoud: Dans les sciences techniques et en sciences de la nature, les chercheurs ont tendance à considérer les objets qu'ils construisent comme indépendants des processus langagiers qui servent à les exprimer. On vit dans l'illusion que les recherches, expériences, rapports ou conclusions restent intouchés et inaltérés par les discours qui les portent. Or il n'existe pas de texte purement référentiel et objectif et il faut comprendre, au risque de heurter ceux qui n'ont guère réfléchi au rapport complexe entre les mots et les choses, que la transparence du discours scientifique est un mythe.

T.: Donc, même un texte rédigé dans un style limpide ne peut être considéré comme purement référentiel ?

A.-C. B.: Aucun texte, aucun discours ne traduit de façon transparente l'image d'une réalité qui lui préexisterait. Toutes les sciences passent par le langage qui, en tant que médiation symbolique, structure, oriente les connaissances qu'il contribue à exprimer et à faire connaître. Les choix linguistiques, conscients ou inconscients, que les chercheurs font pour exprimer une découverte, pour discuter avec des collègues ou formuler une hypothèse sont donc essentiels : ils influent sur les savoirs qui sont élaborés dans la communication entre différents locuteurs.

Les phénomènes les plus simples appellent des modes d'interprétation et de lecture différents selon la langue que parle le sujet qui les observe. Une expérience a montré, par exemple, qu'un locuteur germanophone et un locuteur anglophone, observant un même événement, une bicyclette roulant d'un point A à un point B, ne mettent pas en mots cet événement de la même manière. L'énoncé de l'observateur allemand laisse transparaître la finalité. Il dit : « Un cycliste roule vers B. » Par contre, celui qui parle l'anglais choisit une formule qui met l'accent sur le processus. Il dit : « Il y a un cycliste qui roule. »

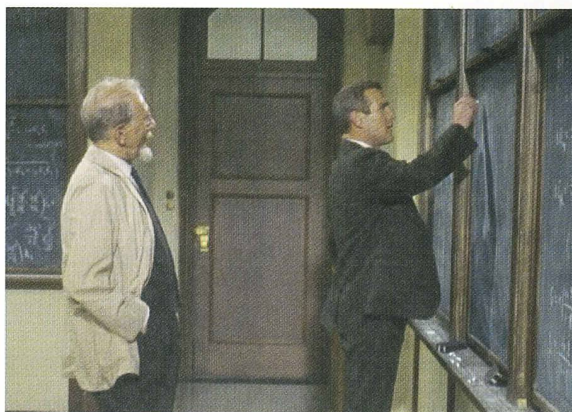
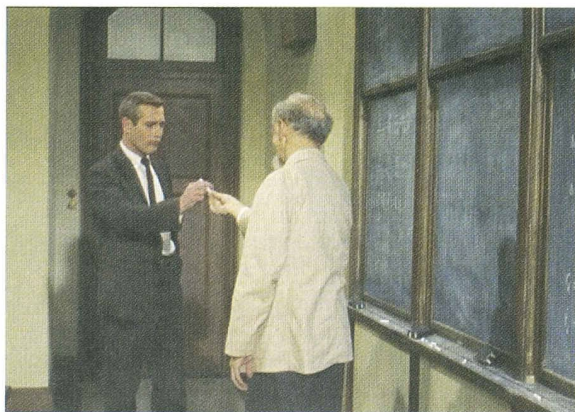


Fig. 1 : Alfred Hitchcock, « The Torn Curtain » (Le rideau déchiré), 1966, Universal Studios. Scène du combat théorique entre le Professeur Michael Armstrong, physicien-espion américain (Paul Newman) et le Professeur Gustav Lindt, physicien est-allemand (Ludwig Donath). Il n'est pas nécessaire, pour le spectateur, de comprendre les formules qu'écrivent tour à tour les deux protagonistes pour saisir les enjeux de cette séquence-clé du film. (Documents Universal Studios)

Cet exemple indique que nos manières de percevoir et d'interpréter les phénomènes sont largement liées à la structure et au degré de grammaticalisation des différentes langues. Ce qui tend à montrer du même coup que la relativité est aussi sémantique... Les savoirs sont ancrés dans des cultures, dans des langues et la science doit se nourrir de ces lectures spécifiques. Au lieu de les écarter, elle doit s'enrichir de la confrontation de ces points de vue, les accepter comme garants de profondeur et de précision conceptuelles.

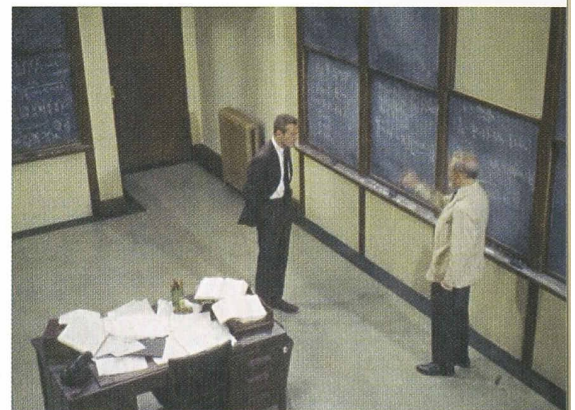
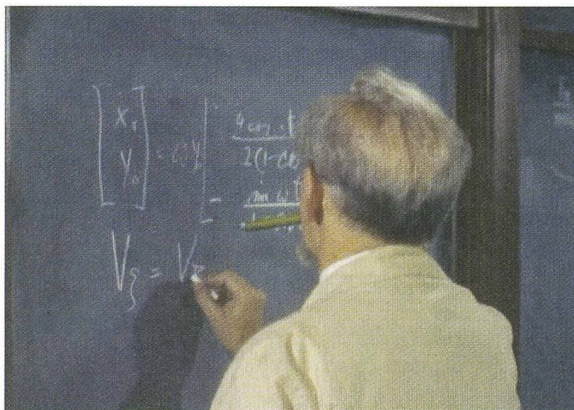
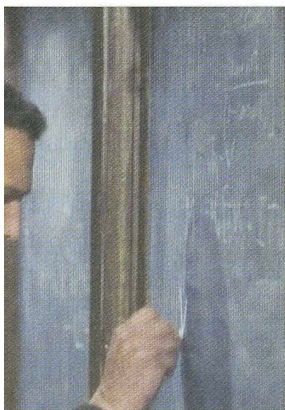
T. : Que pensez-vous de l'utilisation de plus en plus répandue de l'anglais comme unique langue de la science ?

A.-C. B. : Aujourd'hui, l'anglais est certes nécessaire, voire incontournable, mais il n'est pas suffisant. Il doit fonctionner en complémentarité et non en concurrence avec les autres langues. Adopter une langue unique risque de conduire à terme à un appauvrissement considérable. Le monolinguisme n'est pas seulement dangereux pour la culture, il l'est tout autant pour la science. Se contenter d'une seule langue, c'est accepter l'hégémonie de ses points de vue, de ses modes de voir, de ses modes de raisonner. En les utilisant sans ménagement, on risque

de finir par croire qu'ils correspondent à nos propres modes de lecture et de décodage du monde. D'une « pensée unique », on s'achemine progressivement vers un « savoir unique ».

Toute langue de service, qui sert de communication entre populations de langues différentes, est une langue du plus petit dénominateur commun, celle d'un seuil minimal d'intercompréhension. Au lieu de choisir le terme le plus précis, le plus approprié à une problématique, on se décide pour celui qui passe sans heurts, qui passe le mieux auprès du plus grand nombre d'interlocuteurs.

De nombreux événements sont aujourd'hui consacrés à cette problématique. Notons en particulier le colloque « Langues et production du savoir », organisé à l'Université du Tessin en juin 2002 par l'Académie des Sciences Humaines et Sociales, avec la collaboration du Fonds National. Mentionnons également la mise en place d'une politique linguistique généralisée dans les hautes écoles européennes, au vu de l'importance du plurilinguisme pour le monde académique et, dès 2005, la priorité thématique accordée au plurilinguisme et à la diversité linguistique dans le sixième programme cadre européen, pour la construction d'une Europe de la connaissance.



T. : La forme d'un texte scientifique change-t-elle dans le temps ?

A.-C. B. : On a longtemps considéré comme seul « vrai » texte scientifique celui qui ne portait pas de traces d'énonciation, qui se prétendait totalement objectif et où l'auteur s'effaçait pour mieux présenter les faits. Or, aujourd'hui, on assiste à une nouvelle tendance : progressivement, le chercheur se montre, il marque son point de vue, sa distance par rapport au texte qu'il écrit. L'auteur modalise, atténue, argumente, en utilisant par exemple des formules comme « on suppose », « il serait peut-être mieux » ou « nous pensons que ». Par ailleurs, il fait aussi plus souvent référence à d'autres auteurs et d'autres travaux, auxquels il dit adhérer ou avec lesquels il se trouve en désaccord.

Ce changement est dû à la recherche d'une plus grande adhésion du public à travers celle des pairs. Seulement, la visée certes démocratique du partage de la connaissance n'est souvent pas dénuée d'un intérêt économique en arrière-fond, afin d'obtenir les subventions nécessaires à la recherche. Voilà ce qui conduit également les scientifiques à se faire parfois leurs propres vulgarisateurs, à « mettre en scène » leurs propres recherches et découvertes. La science n'échappe pas à la médiatisation... Avec bien sûr tout le danger que cela comporte d'en infléchir, voire d'en « trahir » l'essence et le contenu.

T. : Vous parlez également du danger d'une confusion entre information et connaissance.

A.-C. B. : Oui, c'est un risque qui vient du fait de privilégier l'immédiateté. Autrefois, le moment de la construction des savoirs était séparé du moment de leur transmission. De nos jours, ces deux étapes tendent à se confondre. Découvertes et résultats d'expérience sont très souvent immédiatement accessibles sur Internet. Les « filtres de pertinence » et les procédures de vérification sont mis à mal. La science risque ainsi progressivement, si elle ne se crée pas ses propres garde-fous, de donner dans le « prêt à savoir » des discours standardisés...

T. : N'est-ce pas un paradoxe ? D'un côté, l'homogénéisation menace. De l'autre, on décèle dans les discours scientifiques actuels de plus en plus de traces de l'auteur. Ce qui pourrait à priori vouloir dire qu'on aura affaire à des positions plus tranchées...

A.-C. B. : Certes, et c'est peut-être précisément cette tension qui joue actuellement le rôle de contrôle et de « garde-fou ».

T. : Vous dites que dans l'opacité des mots réside la condition de transparence des objets de science. Voilà qui pourrait empêcher de dormir tout scientifique de bonne foi...

A.-C. B. : Les mots sont opaques quand ils résistent à une compréhension immédiate. Et cette résistance est une sorte d'obstacle bienvenu, une caution pour aller plus loin. Tant mieux si l'on bute sur un terme, car cela nous oblige à creuser plus en profondeur. Lorsque deux personnes ne sont pas d'accord au sujet de la signification d'un terme, ou d'une phrase, cela fait un effet de loupe sur la complexité des choses, et celle du langage. Au fond, pour citer le linguiste Antoine Culioli, « la compréhension n'est qu'un cas particulier de malentendu ».

Anne-Claude Berthoud, dr ès Lettres, professeure de linguistique
Université de Lausanne, Faculté des lettres
ILSL - Institut de linguistique et des sciences du langage
BFSH 2 4086, Dorigny, CH - 1015 Lausanne

Propos recueillis par Anna Hohler